

VERSION 1
CORRIGÉE

LINKS
(COPYRIGHT
COMPRIS)*

*CA VEUX DIRE COPIE, USAGE, PARTAGE,
MODIFICATION ET DISTRIBUTION LIBRE ET ENCOURAGÉS

La (mini)

DISTR 

De

DESTRO 

PETIT RECUEIL D'ANALYSE PHILO-SOCIO-POLITIQUE AFIN DE
DÉTESTER LE QUOTIDIEN (ET LE CAPITALISME)



PAR DESTRO (SRX?) DESSIN PAR R.P.



INTRODUCTION LA DISTRO DE DESTRO

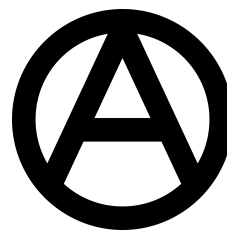
CE ZINE REPRÉSENTE UN CHALLENGE POUR MOI, CELUI DE RENDRE MATÉRIEL DES PENSÉES PLEINES DE DOUTES, DE LES ENCRER DANS LE PAPIER ET DE LES RENDRE VISIBLES. ACCEPTER L'IMPERFECTION DE SES PENSÉES POUR LES PUBLIER ET LES FAIRE EXISTER. ALORS VOICI QUELQUES TEXTES DE MA PLUME, PAS FORCÉMENT LES PLUS RÉFLÉCHIS, PAS FORCÉMENT LES PLUS POLITIQUEMENT BOULEVERSANT. CERTAINS ONT ÉTÉ PUBLIÉS SUR INDYMÉDIA LILLE, D'AUTRES NON. ILS POSENT DES POSITIONS POLITIQUES QUE JE NE DÉFENDRAIS PAS FIDÈLEMENT MAIS QUI VIENNENT S'AJOUTER À MON DÉBAT INTERNE ET À CELUI DE CEUX QUI LIRONT J'ESPÈRE.

J'AI PAS TROP FAIT RELIRE CES TEXTES, C'EST NORMAL SI C'EST CHELOU. MERCI AU RACCOON POUR LES DESSINS <3

DESTRO

[CE TEXTE ET D'AUTRES DISPONIBLES SUR 100NOMS.NOBLOGS.ORG]

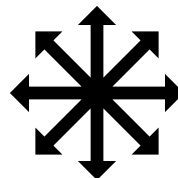
Bon, il me reste une page de vide. On va mettre des ptites définitions des symboles visibles ici, de celui auquel je m'identifie le plus à celui dont je me sens le plus loin :



A Cerclé, symbole de l'anarchisme. De base, vient de la lutte contre les hiérarchies (an-arché). C'est un courant politique qui prend de nombreuses formes en action comme en théorie avec pour autant des valeurs communes : anticapitalisme, antifascisme, antiautoritarisme. Elles peuvent être apposées de manière positive sur tout un tas de sujets : abolition de l'Etat, abolition de la police, démocratie directe. Je me sens proche de ce courant riche en idées.



Symbole de l'autonomie politique. Plutôt axé sur la pratique, qui est un choix aussi théorique, par un refus de dépendre de quoi que ce soit, qu'il s'agisse d'un parti, d'un syndicat ou toute forme d'organisation. Cela entend aussi des formes d'actions et des modes de vie au moins partiellement illégaux (squats, chourre, anti-travail et sans argent, sabotages...). C'est le "agir maintenant" qui se combine à mon anarchisme.



Etoile du chaos, symbole du nihilisme. Il existe une longue tradition d'anarchistes nihilistes, notamment en Russie avant les soviets. Il s'agit alors d'un rejet de toutes les contraintes sociales, qui se traduit par une pensée philosophique et pour certains par des attaques terroristes. L'absence d'espoir est motivation au sacrifice ou à vivre l'instant présent ("No Future" punk). Camus cherche à dépasser ça, avec la nécessité de se révolter dans un monde absurde.

Des ressources cools sur des trucs qui ont influencés
l'écriture de ce zine (entre autres) :

Zine « Squatter ou sauver, il faut choisir »

Vidéo Diabre Positif « A quoi servent les riches ? »

Livre « Te plains pas, c'est pas l'usine / L'exploitation
en milieu associatif » Lily Zalzett et Stella Fihn

Article de lamule.media « les-cantines-populaires-atout-
indispensable-au-sein-des-luttes »

Livre « Pour une anthropologie anarchiste » de David
Graeber

Zine « Queer Ultra-Violence »

Film « Indianara »

Articles de Streetpress sur les grévistes d'Emmaüs dans
le Nord en 2023-2024

Zine "Oui, mais au fond, qu'est-ce que vous voulez ?"

Musique de Joey Glüten "Midi 53"

N'importe quelle compilation appelé "post-punk doomer
music"

Et tellement d'autres trucs, dont beaucoup de discussions
avec des gens et de réflexions (parce que l'anarchisme
c'est surtout quelque chose qui se pratique au moins
autant voir plus qu'il ne se pense)



Sommaire :

P 4 à 8 : Le capitalisme a gagné

P 9 à 16 : All Citizens Are Bastards

**P 17 à 25 : Un quotidien au rythme d'enfer + L'appel du
quotidien**

P 26 à 33 : Critique du bénévolat



Je ne crois pas en la révolution. Pour autant, je suis révolutionnaire, car si révolution il y a, et qu'elle correspond bien à mes idéaux libertaires, alors j'en serais. Mais je ne pense pas qu'elle puisse survenir dans les pays Occidentaux comme la France. Ici, le capitalisme a gagné. Peut-être qu'il y a une centaine d'année, moins pour les plus optimistes, il était possible d'un changement brutal d'organisation du système, mais ça a l'air bien loin aujourd'hui.

Aujourd'hui, on se fait appeler éco-terroriste pour avoir dégradé un terrain de golf. Aujourd'hui, les lobbyistes anti-trans clament qu'il existe un lobby LGBT. Aujourd'hui, c'est la merde, voilà. Je voulais faire une répétition pour appuyer l'effet mais y a trop de trucs. Et demain, la révolution ne viendra pas. Demain, le fascisme arrivera, par les élections ou autrement.

comment cela pourrait être différent si nous avions des zones autonomes ou des réseaux d'entraides plus efficaces.

Outre tout cela, je ne suis pas sûr d'être intéressé.e d'aider des gens à rentrer dans le système. D'aider à les faire rentrer dans la norme, à les enfermer dans un train-train quotidien capitaliste, à ce qu'ils puissent payer des impôts pour armer nos militaires et notre police, à ce que, comme la plupart des gens, ils n'aient pas à se soucier de la politique et puissent snober les marginaux. Mais bien sûr je vois la nécessité d'aider à survivre. Et malgré ce que je laisse entendre des fois, j'ai un cœur et je ne suis pas correctement ces principes dogmatiques quand je donne de la thunes à ceux qui m'en demandent dans la rue. Disons que tant qu'à faire, j'aimerais avoir autre chose à leur offrir. Quelque chose d'alternatif qui se construit dès aujourd'hui.

manière qui pourrait aider le système à continuer à exister. Aider des gens à trouver un emploi de merde ? Plutôt faire en sorte de les rendre autonomes pour qu'ils puissent vivre convenablement en faisant ce qui les intéressent vraiment. Aider les migrants à se faire accepter dans une société qui les refuse ? Plutôt court-circuiter le système administratif, l'action de la police et l'état qui n'a que d'autres envie de les dégager, ne fais pas gratuitement le travail d'assimilation qui lui convient. Aider des enfants à l'hôpital qui vont mourir à sourire ? Plutôt... Bon j'ai pas de solution magique pour tout, c'est là les limites de ma réflexion. Peut-être que toi tu peux trouver une idée. En tout cas, il n'y a jamais qu'une bonne manière d'aider, alors autant trouver celle qui est la plus libératrice pour nous !

Attention à ne pas en faire un nouveau dogmatisme pour autant. Le bénévolat n'est pas à rejeter complètement. Il est à éviter quand c'est possible pour les raisons précédemment citées. Mais son usage doit être conditionné en fonction de l'objectif à atteindre et des moyens disponibles. Il nous faut s'adapter. Un bon exemple de ça se pose quant à la question des sans-papiers. Littéralement, l'obtention de ses papiers est nécessaire pour survivre en France. Il n'y a pas beaucoup d'autres choix que de passer un temps soit peu par des associations déclarées et par une sacrée quantité d'administratif. Ce qui n'empêche pas de se mobiliser plus radicalement en parallèle, comme ça a été le cas pour l'obtention de papiers lors de la mobilisation à Paris des sans-papiers des Gilets Noirs, accompagnés par la CNT-SO, qui ont occupés les chantiers des JO de Paris pour enclencher certaines mesures administratives. Mais il faut constater qu'il ne s'agit pas de la même chose que de la nourriture qui peut être produit de manière autonome ou récupérée des surplus du capitalisme. Il faut se montrer raisonnable dans le respect de nos principes en fonction des conditions matérielles disponibles. Et se laisser penser à

Je pense que le capitalisme a gagné, qu'il restera imbattable jusqu'à ce qu'il cause notre perte dans un Effondrement climatique et social dramatique. Marx avait tort. Nous ne transitionnerons pas inéluctablement vers le socialisme, l'Histoire va s'arrêter, et si on accélère, c'est vers sa fin.

Il a gagné dans son instauration et maintien des catégories sociales. Outre la bourgeoisie et le précaire, il s'est amélioré et a créé une troisième classe, la classe moyenne, celle qui s'estime heureuse de pouvoir consommer dans une moindre mesure, d'avoir un semblant de stabilité dans sa vie, celle qui à peur de finir dans la basse classe, si bien que tout ce qu'elle perd, elle le blâmera non pas sur les riches qui en sont la cause, mais sur les pauvres pour être d'autant sûr que la catégorie s'éloigne d'elle. Quant à celle-ci, les inégalités grandissantes ne laissent aux pauvres que le choix de mourir ou survivre au mépris de leur bien-être. Soit ils sacrifient leur santé tout en faisant profiter ceux qui les oppressent, soit ils se débrouillent, bien souvent en volant, plus ou moins directement, à la classe moyenne. Cette guerre entre les deux catégories est orchestrée par les plus riches, qui, en possessions des médias, nourrissent la classe moyenne d'une haine du pauvre, de l'immigré, de l'handicapé, du queer. En échelonnant plus les richesses, et en conservant la largeur des inégalités, le capitalisme a évolué. Un cadre sup, un mec hétéro-cis blanc qui joue avec des cryptomonnaies, un petit proprio, ils se sentent tous plus proche du milliardaire que du sdf en bas de chez eux. Le capitalisme se réapproprie jusqu'à la lutte des classes, qui ne seront non plus les 1 % contre le monde, mais les plus pauvres contre les peut-être bientôt riches.

Il a gagné sa bataille contre les esprits, et contre la rébellion. Chaque sursaut libérateur sera l'occasion de faire une avancée sécuritaire, adoubee par la classe moyenne qui a peur de la classe basse. Si avant, le prolétariat n'avait pas d'autre choix que de former un front uni face à ceux qui les enterrent, aujourd'hui, l'espérance de sortir de sa classe, le rêve américain, empêchent la rage de s'accumuler en bas contre ceux d'en haut. L'espérance est une fuite contre-révolutionnaire. Le capitalisme s'est adapté, et il le fera encore, enrichi par tous les moyens de contrôle de la population qu'il a aujourd'hui.

Le capitalisme s'impose aujourd'hui partout, de plus en plus uniformément. Il n'y a presque plus de bastion de résistance dans le monde. Il s'enrichit en traversant toutes les frontières et en les fermant pour les humains qui veulent passer derrière lui. Il manipule l'opinion publique savamment. Il sait s'adapter, jouant aisément de la menace du fascisme qu'il brandit aussi fréquemment qu'il le souhaite.

Que les réformistes, les soc-dem, en aient bien conscience : vous avez sûrement une part de responsabilité à cela. Votre manque de radicalité, votre bonne volonté à discuter avec les fascistes, votre conciliation avec le capitalisme est ce qui lui a permis d'évoluer aussi rapidement. Quand on a face à soi des gens porteur d'un projet libérateur, et que d'autres proposent de ne faire que quelques concessions, il est évident de choisir la facilité. Vous n'avez fait qu'empêcher la colère, que de la transformer en interminable parcours bureaucratique et électoral qu'inéluctablement vous perdez. Pire, vous avez fait du capitalisme quelque chose de supportable pour une majeure partie de la population, ce qu'il était loin d'être dans

Les différences matérielles qui résident entre les deux sont que le bénévolat (pur) possède :

- Une frontière fixe entre les aidants et les aidés. Les bénévoles n'ont pas besoin d'être aidés, l'aide est réservée à ceux dans le besoin, à ceux qui ne sont pas dans le système. Les « clients » du service d'aide n'ont pas à intervenir dans l'organisation de l'aide, ils ne le peuvent pas parce qu'ils n'ont pas les habilitations, et toute façon pas le temps.**
- Une soumission au système et une dépendance complète à celui-ci. Financièrement, être subventionné par l'État, des organisations, des entreprises. Légalement, être bloqué dans une bureaucratie qui inévitablement conditionne à la sauce méritocratie qui peut bénéficier d'une aide ou non.**
- Aucune ambition autre que celle de répondre à un problème, sans chercher à résoudre la cause du problème.**

L'entraide radicale propose de chercher à s'aider soi-même en même temps que les autres. En créant des événements, des lieux, des manières de faire qui ne soit pas un système de service, tout le monde peut en profiter plus librement. Et si ce qu'on propose est à même de nous servir, on est d'autant plus capable de faire des retours dessus. Parce qu'il s'agit d'une organisation alternative plutôt qu'une poussée vers l'intégration.

J'en viens à théoriser que la société capitaliste se nourrit du bénévolat, s'en sert d'excuse pour justifier son fonctionnement alors que pleins de personnes travaillent bénévolement à tenter de réparer les drames qu'elle commet. Peut-être même que la société capitaliste ne tiendrait pas sans bénévolat pour combler ses défauts ? Pour tester cela, je t'encourage toi, individu pleins de bonnes volonté qui aimerait aider les autres, à ne pas faire de bénévolat d'une quelconque

responsabilité et à faire des efforts pour retourner dans le système. A contrario, une petite cantine à prix libre dans un local autonome fait vivre un lieu qui permet l'organisation politique anti-système, à des individus de se rendre autonomes directement puisque c'est la volonté de changer d'organisation en en créant une nouvelle autour de cette cuisine en commun.

J'aime particulièrement l'idée d'utiliser une activité comme une cantine anarchiste, ou un free shop, une friperie autonome, un concert public et gratuit pour perturber le quotidien en proposant de l'entraide. A Lille, le Centre Culturel Libertaire tente tant bien que mal de proposer ce genre d'action qui réunit les précaires et les militants du coin. A Paris, j'ai entendu parler d'un local appelé la Cantine des Pyrénées qui à l'air cool. Mais j'ai l'impression que l'idée peut être adaptée plus radicalement encore. J'ai eu écho d'une histoire imprécise à propos de cantines aux Etats-Unis dans un quartier pauvre, qui auraient si bien marché qu'elles finissaient par bloquer la circulation, empêchant les gens d'aller travailler. Et ça durant un petit bout de temps. Mais je ne retrouve pas l'information exacte.

Le bénévolat est une réponse à un problème créé par le système, une construction d'un barrage pour tenter d'arrêter un cours d'eau qui va détruire un village (qui représente une vie juste et égalitaire pour tous) et qui va inévitablement se faire déborder ou se faire détruire. L'entraide radicale est une proposition alternative au système, une déviation en direct du cours d'eau pour lui offrir un autre passage qui évite le village. L'action révolutionnaire trop théorique (à la manière des trotskystes) hurle au scandale en pointant du doigt le village qu'il laisse se faire engloutir en affirmant la nécessité de creuser un couloir bien plus loin, en espérant que la rivière y coule un jour. {bon la métaphore est pas ouf mais peut-être on comprend}

son état brut. Votre stratégie pour attirer un maximum de vote fait qu'il est aujourd'hui impossible d'en avoir, fait qu'aujourd'hui on arrive à des taux d'abstentions si forts. En repeignant le capitalisme en plus souriant, vous avez éloigné une grande partie de la population de la politique. Vous avez aidé à créer l'espoir et cette classe moyenne. Le confort éphémère que vous avez permis est construit sur l'enfer des plus pauvres, des plus minoritaires qui eux ont le plus besoin de l'abolition du capitalisme.

Bon, c'est bien beau de faire le constat de la victoire du capitalisme, mais on fait quoi du coup ? On abandonne ? Je ne pense pas non. Il nous faut nous aussi nous adapter. Contre l'espoir, nous devons vivre avec l'énergie du désespoir. N'espérons rien du système, organisons-nous nous mêmes. Il faut développer les réseaux d'entraides, les actions solidaires, sans attendre l'aval de l'État, construire une société du don sous les radars, s'approprier des lieux, transmettre une idéologie non pas en grand discours à la télévision, puisqu'on passerait plus de temps à essayer d'atteindre les plateaux qu'à parler, mais en l'appliquant. Alors, une fois que tout cela sera développé, nous pourrions progressivement envisager de nous émanciper totalement du système. Nous devons nous rendre autonomes.

Pour ce qui ressemble à des révolutions plus classiques, il y a des possibilités dans le Sud, comme nous le montre l'exemple du Rojava ou celui des Zapatistes. Là où existe ces réseaux anticapitalistes. Et c'est pour les défendre que certains vont prendre les armes. S'il n'y a rien à défendre, les gens ne vont pas partir faire face au capitalisme. Pour faire front, il faut de quoi tenir derrière les lignes. Il faut sortir les

plus pauvres de ce besoin de survivre, et non pas comme le font des associations caritatives, finalement au service du système en leur permettant d'éviter d'avoir à s'occuper des besoins primaires des travailleurs qu'elle va opprimer. Il nous faut aussi vivre sans le système, créer nos propres loisirs, notre propre care, nos propres lieux de vie et rendre cela accessible à tous. Creuser le capitalisme à la petite cuillère, le vider en partie pour se faire une place discrète où on ne dépend pas de lui. Alors là, nous aurons un espace pour accumuler la rage, et peut-être que renaîtra la possibilité révolutionnaire. Mais le plus important est qu'à notre niveau, nous nous arrangeons pour échapper au système et de tendre la main pour que d'autres fassent de même.

N'espérons pas une révolution, rendons la possible.

démonter le piquet de grève, gueuler sur les grévistes et mes potes. Durant une nuit, une tête de sanglier décapité est déposée sur le piquet de grève. Tout ça parce qu'on les empêche d'aider de la seule manière qu'ils jugent bonne. Bah ouais, parce que aider des pauvres, ça vaut bien d'exploiter d'autres pauvres. Bien envie de leur péter le nez.

(PS : News de dernière minutes concernant les grévistes d'Emmaüs, mais après plus de 7 mois de grèves, la CGT a enfin été reçue par cet enfoiré de Darmanin qui s'est bien senti obligé de promettre l'avancée des procédures administratives de régularisation. C'est une victoire qui va changer la vie de ces gens très certainement, obtenue par la lutte et non par le bénévolat, mais qui reste infime. Rien ne change à grande échelle, Emmaüs continue d'exister, peut-être même que les dirigeants vont garder leur place, et la possibilité que ça recommence ou empire reste la même. Faut-il systématiquement se priver de plusieurs mois de salaires, se faire menacer et frapper par keufs et fachos, prendre le risque de se retrouver dans une situation encore plus précaire et j'en passe, pour pouvoir vivre dans ce système? Et ce n'est que la partie immergée de l'iceberg, révélée par leur courage, le travail des syndicats et des journalistes. Ce n'est pas suffisant. Il faut changer radicalement de modèle)

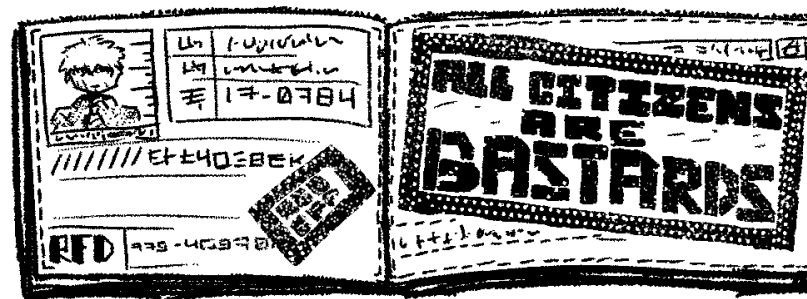
Mais alors que peut-on faire de bon ?

On peut peut-être imaginer un axe entre bénévolat et action politique, le juste milieu étant l'entraide radicale, que j'encourage à mener. La différence avec le bénévolat se situe dans la capacité à aller avec le système ou contre le système. La cantine des Restos du Cœur est d'une utilité incontestable mais n'a de portée qu'à encourager les gens, par une aide éphémère vouée à normalement ne pas exister, à prendre leur

philanthropes et prétendre aider par un don minime de leur fortune les précaires qu'ils mènent à la ruine chaque jour.

Et si les groupes locaux sont généralement de jeunes personnes au grand cœur, et dont le travail est exploité gratuitement avec leur consentement bien fabriqué, et que les têtes peuvent être aussi terribles, il faut questionner ce qui est au cœur du bénévolat. Au moment où j'écris ces mots, les « compagnons » (terme qui dénote bien du caractère patriarcal/familial que prennent ces entreprises de « gauche ») d'Emmaüs de Saint-André-lez-Lille sont en grève depuis bientôt 8 mois. En cause, leurs conditions de travail qu'ils dénoncent comme de l'esclavage moderne. La semaine dernière, le mercredi 24 janvier 2024, la directrice (Anne Saingier, décorée de la légion d'honneur, femme engagée et jsp quelle autre connerie) et le président de la Halte-Saint-Jean (Pierre Duponchel) ont été emmenés en GAV et seront jugés pour « travail dissimulé » et harcèlement moral en juin.

Des trucs horribles se sont passés durant cette mobilisation. Ces images publiques de la bonté sont les mêmes qui ont coupés le chauffage à des familles entières durant l'hiver, les mêmes qu'on entend sur des enregistrements volés dire « si t'es pas content, retourne dans ton pays » aux employés qu'ils sont censés aider à avoir des papiers, les mêmes qui appellent les keufs quand on ose se plaindre (ces derniers n'hésitant ni à gazer, ni à matraquer, ni à voler la caisse de grève quand ça leur chante). On soupçonne aussi que l'ami Duponchel détourne les bons vêtements triés à Emmaüs pour remplir ses magasins personnels, et ses poches de fric. L'enfoiré, ça serait même pas étonnant. Pire, sur Twitter, je vois les images des « bénévoles » de la communauté Emmaüs de Nieppe, des vieux cathos qui prônent la charité chrétienne à tout va, débarquer dans leurs gros 4x4, dépasser les flics en essayer de



Personne ne peut être bon dans notre société. La corruption du capitalisme est totale, omniprésente dans chaque aspect de notre existence. Il est impossible d'y vivre d'une bonne manière, en donnant à bon le sens de respectueux de la vie d'autrui. Le citoyen est celui qui est membre d'un État, d'une Nation et/ou d'une société. Tous les États ont des pratiques autoritaires dans bien trop de domaines. Le citoyen, même apolitique ou engagé à « gauche », contribue à la société et donc à la puissance de l'État. Le bon citoyen est celui qui fait du zèle et qui, comme le citoyen qui cherche simplement à vivre tranquillement, contribue à la société mais plus fortement. Le mauvais citoyen est celui qui contribue peu ou mal à la société mais qui ne lutte pas directement contre elle. Tous cautionnent par leur inaction et leurs actions le système en place. Donc oui, de ce point de vue, tous les citoyens sont des bâtards.

Ce texte s'adresse à ceux qui pensent réussir à changer quoi que ce soit sans entrer en véritable conflit avec le système. Ceux qui disent possible d'améliorer le monde par leur simple action individuelle, rejetant la radicalité. Ceux qui croient au réformisme, au pouvoir de leur influence personnelle, à l'espoir

comme moteur du changement vers mieux.

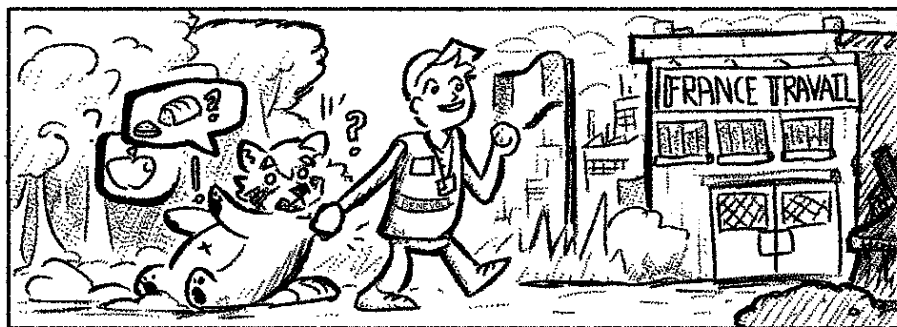
A quoi bon être bénévole aux Restos du Coeur si c'est pour laisser faire la police quand elle expulse des gens ? A quoi bon faire du mentorat pour des enfants défavorisés si on laisse quotidiennement l'État détruire des vies et l'École mettre ces mêmes enfants à la rue ? Il faut nous mettre en perspective, en considérant les privilèges que nous avons. Toutes nos actions, mêmes les plus banales, sont immorales. Car elles résultent d'oppressions sur d'autres individus, qu'il s'agisse du travail, de la violence de la police, du racisme, de la destruction de la nature... Surtout de notre position occidentale, nous nourrissant de l'argent de la colonisation et de l'emprise encore actuelle sur les pays du Sud. Il s'agit d'une critique des bobos gauchistes, qui s'ils peuvent avoir des réflexions justes et des actions bonnes dans un domaine, en agissant individuellement, ils s'y réduisent et agissent inéluctablement en mal sur d'autres domaines. On peut prendre l'exemple du véganisme : si la réflexion sur l'antispécisme est parfaitement juste, on ne peut avoir que la protection animale en tête et en oublier les malheurs des Hommes, des Femmes et des Autres. Il y a une différence tangible entre celui qui achète à grand prix des nourritures transformées par des paysans surexploités et des ouvriers subissant les tourments de l'usine, dans un concept-store végan qui a pu s'installer grâce à un phénomène de gentrification et du travail d'exclusion de la force policière, et celui qui permet l'existence d'une cantine végan à prix libre dans un quartier défavorisé avec des produits de récupération et dont les revenus reviennent à un lieu collectif. La différence réside dans l'appartenance ou non au système en place.

De plus, le capitalisme se nourrit de notre bénévolat. Le bénévolat ne résout rien, il est un pansement sur une plaie béante. Bien sûr, il peut sembler utile, il aide des gens qui en ont besoin. Mais il faut

C'est une réalité dure à entendre pour tous ceux qui ont un jour eu l'odieuse empathie de ne pas se soucier que d'eux-même, moi y compris. Mais le bénévolat n'aide pas les plus précaires sur le long terme. Certes, cela peut sembler être efficace, un logement peut changer une vie, un repas offert chaque semaine revigore n'importe qui, un gain d'argent aide à sortir de gouffres terribles. Mais au-delà de ça, il faut interroger les intentions du bénévolat, pourquoi l'État laisse ces actions se faire jusqu'à les encourager, et qu'est-ce qu'on peut véritablement en tirer.

D'abord, il y a un caractère institutionnel généralement admis dans la pratique du bénévolat qui m'est problématique. C'est une soumission à l'État qui, par d'alléchantes subventions ou promesses de compromis, oblige à s'ancrer dans son système légaliste, administratif et donc capitaliste. Il y a par cela un phénomène d'assimilation des ONG qui finissent par croire qu'il est possible de dialoguer avec celui qui crée les problèmes qu'ils cherchent à combattre. La dérive de GreenPeace pour des actions moins radicales, moins spectaculaires, plus discrètes et régulières, judiciaires, est un constat de cela.

Les organisations courantes de bénévolat, par cette nécessité à correspondre à ce qu'on leur demande, sont systématiquement hiérarchiques. Outre que c'est déjà insupportable en soit, on en vient à faire du bénévolat pour des personnes horribles, comme le Refuge (Nicolas Noguier est mis en examen pour viol, harcèlement moral, harcèlement sexuel, travail dissimulé et atteinte sexuelle) ou Article 1 (Boris Walbaum, co-fondateur de cette association d'aide à l'insertion dans l'emploi, est ultra-méritocratique et élitiste). Dans le même temps, ça donne de la visibilité à des individus, ceux qui dirigent ces associations mais aussi ces ultra-riches qui se veulent



Critique du Bénévolat

Précisons tout de suite, en guise d'introduction, que cet article entend proposer une façon d'aide entre les gens qui ne soit pas du « bénévolat », définit comme « une activité non rétribuée et librement choisie qui s'exerce en général au sein d'une institution sans but lucratif (ISBL) : association, ONG, syndicat ou structure publique » (merci wikipédia). Pour le gouvernement, dans son guide du bénévolat par le Ministère de l'Education National, de la jeunesse et du sport : « Il n'existe pas de définition juridique du bénévolat. La définition communément retenue est celle d'un avis du Conseil Économique et Social du 24 février 1993 : « Est bénévole toute personne qui s'engage librement pour mener une action non salariée en direction d'autrui, en dehors de son temps professionnel et familial ». Le bénévolat est la situation dans laquelle une personne apporte temps et compétences à titre gratuit pour une personne ou un organisme ». J'en tire personnellement l'action d'offrir un service ou des objets légalement pour aider les marginaux à retrouver une place dans la société.

s'en prendre à la racine, attaquer ce qui crée ces besoins. Pire encore, le bénévolat renforce le système. Il lui est une excuse pour maintenir son système destructeur. Nourrir gratuitement les gens n'est pour lui qu'un moyen d'assurer une force de travail à exploiter sans avoir à dépenser d'argent. Faire rentrer des enfants dans un système scolaire qui les a rejeté est une bonne raison de continuer sans nécessité de changer. Si ce n'est pas fait pour transmettre des idées radicales ou permettre des actions entravantes à son bon fonctionnement, le bénévole n'est qu'un citoyen de plus qui aide au bon fonctionnement. C'est ce qui fait la différence avec l'action directe révolutionnaire. La cantine populaire est là pour rendre l'individu autonome des aides de l'État et capable de se nourrir sans avoir à gagner de l'argent, capable de fuir le monde du travail et d'à son tour permettre l'existence d'initiatives autonomes et autonomisantes. [Explication plus complètes dans la « Critique du bénévolat »]

Notre assentiment, volontaire ou contraint, à ces violences n'est pas aussi fort que peut l'être celui d'un policier par exemple (vrais bâtards pour le coup) qui eux font le choix conscient de s'intégrer à la frange qui va défendre cette société, qui va créer les violences de l'État et détruire les possibilités d'en sortir. Le citoyen, en tant que membre productif de la société, la nourrit, la renforce aussi malgré lui, qu'il le veuille ou non. Nos impôts servent à payer cette même police, ces gens qui nous gouvernent et aident les entreprises qui nous maintiennent dans une société de travail et de consommation. En restant passif dans un quotidien destructeur, même en cherchant à changer quelques aspects et quelques conséquences de leur action, le fonctionnement général ne peut être équilibré par une vie personnelle bonne. Certes, celui qui n'utilise pas de portable ne participe pas à l'exploitation minière néo-coloniale en Afrique ou celle de mineurs des chaînes de montage chinoise (les

exemples sont imprécis mais on comprend l'idée), celui qui utilise des produits qui ne sont pas testés sur les animaux évitent les atrocités qui se déroulent dans les labos des marques, celui qui éduque son enfant chez lui lui évite (théoriquement) les violences systémiques de l'Éducation Nationale... Il y a tellement de problèmes qu'évidemment un individu ne peut penser à tout. Et s'il le fait, son rythme de vie en sera tant diminué qu'on peut légitimement se demander s'il est possible même de survivre ainsi. Parce que le confort dans notre société est défini par l'inconfort d'autrui. Dès lors, ce ne sont pas les conséquences de la société qu'il faut combattre mais la société elle-même.

Vient alors la nécessité d'un projet concret et complet de transformation du monde pour se diriger vers le bon, vers une société qui ne repose pas sur la souffrance d'autrui. On ne peut pas comprendre dans les détails l'intégralité des horreurs que nos actions quotidiennes commettent. Aussi, il faut se choisir des valeurs de justice qui nous semblent permettre d'éviter d'avoir à contraindre l'autre et se battre pour elles. Il ne s'agit pas que de destruction mais aussi de création d'espaces en dehors de l'organisation « citoyenne » qui mettent en place une organisation alternative.

L'anarchisme tente de combattre toutes les oppressions dans leur ensemble et sans les hiérarchiser. L'anarchie se veut un idéal sans oppression. Son projet donne non pas un plan précis de comment doit être le monde mais une suite de principes pour faire en sorte d'y trouver des solutions et une transformation constante. Anti-autoritarisme, anti-impérialisme, anti-étatisme, anti-queerphobie, antifascisme ne sont pas que des conceptions négatives mais des valeurs positives à mettre en place dans la construction d'une nouvelle société.

inégalités et de l'ordre établi. Comprend bien que ton enfermement dans ce cycle quotidien, qu'il te plaise ou non, empêche aussi ma liberté. Nous ne serons vraiment libres que quand nous serons tous libres.

Et alors, une fois que tu te seras fait virer de ton taff, que t'auras plus de contact avec ta famille, que t'auras plus de thunes, que t'auras plus de quotidien, peut-être tu te résoudras à vivre autrement (j'espère avant que tout ça ne soit détruit en vrai). Et tout le bien que tu as fait au service de l'entité capitaliste, tu pourras le faire, sûrement d'une meilleure façon, au service des gens.

Cet instant de moralisme désespéré et enragé un peu apaisé, il faut nuancer un peu. Bien sûr, un travail est le moyen de survivre de beaucoup dans la société, il sonne comme une obligation pour beaucoup d'en avoir un et il est normal de chercher à justifier ce qu'on est sommé de faire au quotidien. Bien sûr que je suis privilégié-e, que je n'ai pas connu la précarité que j'imagine surmonter aisément dans un parcours révolutionnaire. Je n'ai pas de réponse totalement raisonnable à ces défauts. J'exprime là un trop plein face à un rythme qui me dégoûte profondément et cherche des solutions pour m'en sortir, en même temps que nous tous qui subissons ses affres. Je me questionne quant à la radicalité qu'il faut avoir dans l'action anticapitaliste, dans la perspective révolutionnaire, dans la lutte face aux horreurs du quotidien.

Et toi, t'en penses quoi ?

participer à l'intégrité de quelque chose qui nous dépasse, peu importe que le système soit meurtrier. On se laisse aveugler par les petites récompenses de la surconsommation qui nous baisent tous et surtout ceux qui subissent la néo-colonisation.

Mais moi, je m'en branle de ton taff. Et tu devrais aussi. Peu importe à quel point il te semble bon, du gentil prof émancipateur au médecin le plus dévoué à sauver des vies, ai conscience que tout le bien que tu peux faire est au service d'une institution, d'un État, d'un système économique et social qui détruit intensément plus que tout le bien que tu pourras faire dans ta vie. Alors, si un jour je viens briser ton quotidien en bloquant une autoroute, en sabotant une antenne de communication ou alors en foutant le feu à tes bureaux, remercie-moi ! Je t'aurais ouvert une porte de sortie, il ne te reste qu'à la prendre.

Car la seule bonne manière de se comporter dans ce monde absurde, c'est de se révolter. Contre tout et n'importe quoi, tant que ça fait dérailler les rouages d'une société trop bien huilée par le sang de tous ceux qu'elle écrase. Et en me révoltant, je vais fuir ce quotidien et faire en sorte de résister à son appel. Pour cela, il me faudra, avec d'autres, créer un rythme de vie imprévisible, anormal pour ce monde, précaire au début. Nous rendre autonomes sur tous les aspects, remplir tous les besoins qui nous rendait dépendant du quotidien. Combattre le quotidien qui cherche à s'imposer dans ma vie. Et pas seulement le mien mais aussi le tien. Comprends bien que je veux perturber ton quotidien, non pas juste pour te faire chier, mais parce que le maintien de ton quotidien se fait sur l'impossibilité de la construction du mien. Tes impôts payent les flics qui vont m'emprisonner pour ne pas avoir payé les miens. Ton silence sur les massacres perpétrés par les militaires de ta nation réduisent au silence les opprimé-es d'autres nations. Ton travail quel qu'il soit participe au maintien des

Dans la pratique, le seul moyen de ne pas être un citoyen/bâtard est de ne plus appartenir à la société, et, à terme, de la détruire. Car nous ne serons véritablement libre que quand nous serons tous libres. Si aujourd'hui cela passe par une vie d'illégalismes (frauder les impôts, vivre dans des squats, vols) et une lutte contre les plus gros bâtards, c'est à dire les keufs, les politiciens et les bourgeois, il s'agit d'une vision puriste compliquée à atteindre. On peut déjà se contenter de petites expériences locales d'actions directes (exemple des cantines précédemment décrits mais aussi groupes d'entraides, d'éducation populaire, de production indépendante) qui, en diminuant notre participation à la société, diminue directement notre impact néfaste et notre assentiment involontaire aux horreurs qu'elle commet. L'objectif est de transformer à terme tous les aspects de notre vie qui dépendent de l'État pour que cela ne soit pas le cas, et il existe une minorité de lieux où cela semble palpable (Longo-Maï, Zapatiste). Dans tous les cas, il nous faut chercher l'autonomie, la créer autour de nous le plus possible, dans tous les domaines.

Gloire aux parasites. Ne payez pas vos impôts, volez tout à l'État. Entraidez-vous et créer les réseaux de solidarité qui donnerons la société de demain, bien loin de celle d'aujourd'hui.

Commentaires après publication sur Lille Indymédia :

Anonyme :

La personne qui a écrit ce texte est à l'Ouest. Quand t'es Smicard ou au RSA ou que tu touches l'AAH et que tu habites dans une cité ouvrière ou en zone rurale, on ne peut pas dire que les communautés

zapatistes soient ce qu'il y a de plus palpable. Quant à la secte Longo Maï, ce n'est pas non plus très palpable, ce qui est finalement une bonne chose. Si la seule alternative au capitalisme est de se retrouver à moisir dans une secte, non merci ! Et puis, vole l'État et fraude aux impôts qu'il ou elle dit. Plus de 50% des résidents en France sont non imposables. La plupart n'ont rien à frauder. Il y a entre 10% et 14% de résidents en France qui survivent en dessous du seuil de pauvreté. Ces personnes vont frauder quoi exactement ? Et il y a des dispositifs et de surveillance automatiques partout. Le fisc a accès sur simple requête à tous les comptes en banques. Chaque année il y a plusieurs centaines de milliers de requêtes du fisc pour consultation. Il faut rajouter la surveillance algorithmique de la CAF. Et l'hôpital public, comment il se finance ? Et l'école ? Tout le monde n'a pas les moyens de se payer une clinique privée ou d'envoyer ses enfants dans une école privée catho. Tout le monde n'a pas suffisamment de capacités intellectuelles et d'instruction pour faire cours soi-même à ses enfants. Et le premier budget sur lequel l'État va couper, c'est le budget des services non régaliens et encore plus sous le gouvernement Macron ou sous un gouvernement Le Pen.

**Anonyme :
contre la propagande étatiste/nationaliste (dont impôts) du premier
commentaire**

**Anonyme :
Longo Maï n'est pas une secte. J'y suis allée quand j'avais encore des
jambes. J'ai pas vu de gourous. "Longo Maï c'est une secte" c'est
qu'une vieille rumeur qui remonte aux années 70. L'UNADFI est encore
à l'Ouest.**

**Anonyme :
Certain-e-s ont peur de l'illégalisme ? ! trop de nationalisme et/ou de
légalisme ?**

14

de tes actes, de à qui sert le travail que tu fais, de ce dans quoi tu mets ton argent, de pourquoi ton quotidien est différent des autres, aussitôt, c'est la peur. La honte d'être un échec, de perdre toute valeur sociale, toute stabilité et assurance dans son existence. Si tu vas trop loin, que tu questionnes ton patron, que tu refuses de commettre une injustice, que tu te choisis des valeurs morales qui ne vont pas dans le sens de la majorité, tu risques la répression monétaire. Et en dernier recours, pour ceux qui essaient de sortir du quotidien, c'est la répression policière et militaire.

L'appel du quotidien est constant. Du réveil qui sonne le matin au calme qu'on recherche le soir, il est la nécessité d'une société soigneusement réglée. Que le rythme soit destructeur au point que l'ouvrier d'usine ne puisse se poser de question ou agréable au point que le bourgeois n'ai pas à se poser de question, le quotidien est un enfer. La stabilité de l'économie, l'assurance que ceux qui souffrent aujourd'hui continueront demain, dans un perpétuel cycle d'oppressions bien institué, est à vomir.

L'appel du quotidien est une fuite, une mise à distance avec notre humanité plutôt que de faire face à nos émotions et prendre nos responsabilités. On se cache derrière des rôles sociaux complètement inhumains qui nous permettent de bafouer nos prétendues valeurs morales sans avoir à y réfléchir, soutenus par une hiérarchie bureaucratique monstrueuse. « Désolé, je ne fais que mon travail » dit le vendeur du Macdo quand un sdf lui demande un repas gratuit, ou dit le policier quand un migrant lui implore de lui laisser la vie sauve (Le policier reste le plus gros batard nonobstant comme dit dans le texte précédent). La banalité du mal est d'autant plus grotesque qu'on a, je l'espère, tous des doutes quant à notre action sur le monde et qu'on se rassure comme on peut par l'idée de

23

panneaux publicitaires, la voiture de la bac, le ministère de l'Éducation, les caméras du Auchan, l'agence immobilière. Mais la crainte de l'exclusion sociale persiste tant que n'existe pas de lieu pour fuir ce quotidien et construire ailleurs. Je ne suis pas assez désespéré-e pour détruire sans solution de secours derrière. Pas encore.



L'appel du quotidien est une de principales raisons qui empêche l'activité révolutionnaire. Il est savamment entretenu par le capitalisme pour maintenir l'ordre. C'est pourquoi je m'évertue à le détruire.

L'appel du quotidien, c'est ce qui te pousse chaque jour à accomplir ce qui fait que tu participes à la société. C'est d'abord une propagande omniprésente, de l'institution de l'École et de la Famille à toutes les institutions. Parce que la vraie prison, c'est l'insupportable quotidien. Ce qui te fais te dire « je dois faire ça » pour vivre sur un chemin presque déjà totalement tracé. Ensuite, c'est l'encouragement à continuer ainsi, les collègues qui te répètent que tout ce que tu as, tu l'as mérité. Que ceux qui n'ont rien le méritent aussi. Et si tu te poses des questions sur la portée

Destro :

Il faut voir ce texte comme un encouragement à la recherche de notre autonomie. L'intérêt est de pousser à créer nos propres réseaux indépendants pour qu'ils remplacent ceux mis en place (et conditionnés) par l'État. Bien sûr que le système actuel fonctionne par les impôts, et que beaucoup de gens dépendent de cette redistribution, parce qu'ils n'ont pas le choix. Cela ne devrait pas en être ainsi. Aussi l'illégalisme n'est pas un projet de société mais une méthode de lutte destructive (que pleins de personnes ne peuvent pas adopter, c'est certain). Le projet de société réside dans la création d'initiatives autonomes que sont les cantines à prix libre, les mutuelles anarchistes, les free shop, les groupes d'entraide administrative et que sais-je encore. C'est cela qui veut être mis en avant dans cet article, qui, comme précisé, est notamment destiné à ceux qui croient pouvoir changer la société par des initiatives individuelles non révolutionnaires et/ou du bénévolat.

L'hôpital public et l'école n'ont pas grand chose à perdre à ce que quelques précaires ne payent pas les centaines d'euros qu'ils doivent. Le salaire des employés du fisc qui s'occupent de surveiller et de faire des requêtes suffiraient à équilibrer cela. L'État s'occupe seul de détruire les budgets des services non-régaliens, tout en fermant les yeux sur la fraude bien plus grande des plus riches. Et bien sûr que tout le monde ne peut pas faire cours à la maison, c'est pourquoi il faut mettre en place des pratiques d'éducation populaire hors-système. C'est à nous de trouver des solutions sans rien attendre de ceux d'en haut.

Pour Longo-Maï, je n'ai simplement pas le même point de vue que vous. Et je ne peux que vous souligner le fait qu'ils aient gagné deux procès d'accusation de sectarisme en France. Si ces expériences "communalistes" ne sont pas palpables ici, je vous encourage à faire en sorte qu'elles le soient. Vider le système de tout pouvoir en se débrouillant sans lui, là est l'intérêt (j'aurais pu aussi parler de

l'expérience malgache que décrit Graeber dans son Anthropologie Anarchiste). Si nous sommes aussi conditionnés par la pression de nos comptes en banque, ils nous faut nous organiser en utilisant le moins possible l'argent.

dans l'escalier. Je ne prends jamais l'ascenseur, sauf quand je monte mes courses. Ce n'est que quand j'en ai besoin que je me rends compte de la différence que ça fait. Pour autant, si ce n'a duré que quelques minutes pour moi, on a choisi exprès cet appart pour l'accessibilité, mes collocs étant handicapé·es. Il y a deux semaines, c'était l'ascenseur de leur fac qui ne marchait pas.

Enfin à la maison, épuisé·e, je cuisine les produits premier prix que je viens de ramener. Je me demande si les marques ne font pas exprès de les rendre mauvais pour m'inciter à acheter ceux plus cher. Ça ne m'étonnerait même pas. Mes examens finis, j'espère pouvoir me reposer mais un mail vient de me rappeler que je suis en retard sur mes demandes administratives. Il faut que je refournisse une attestation de domicile pour avoir les APL pour payer mon loyer. J'estime qu'il est plus sage de rappeler au propriétaire que j'ai des problèmes d'infiltration d'eau après qu'il m'ait fourni ce papier, histoire d'être en mesure de rembourser le prêt qu'il a fait à la banque pour acheter mon appartement et s'enrichir sans rien foutre.

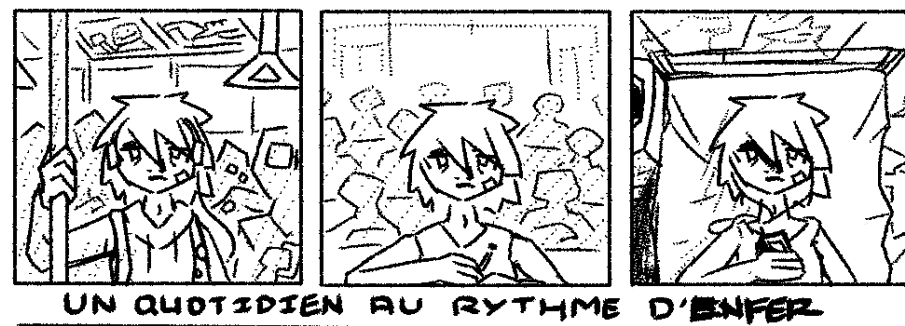
J'essaie de trouver le sommeil. Mais l'anxiété me gagne alors que je dois retourner voir ma famille pour les fêtes de fin d'années. L'insomnie me guette. La peur que demain, rien ne change. Que le quotidien continue tranquillement son cycle destructeur dans l'ignorance la plus totale.

Voilà, une journée de plus sans qu'il ne se passe rien d'exceptionnel. Et pourtant, tant de drames dont je suis témoin, auxquels je participe en respectant mon quotidien, en restant calme. J'aimerais péter un câble pour chaque minute de ma vie. Exploder de colère au milieu du métro, de la salle de classe, du Auchan, chez moi. Brûler l'horodateur, le portique du métro, les

instaurer des codes à respecter, des choses à connaître par cœur, une forme à respecter. Et si les étudiants et les professeurs n'en pensent pas forcément du bien, ils renforcent chaque jour ce système en assurant au quotidien leurs tâches. Moi aussi, à peu près. J'étudie pour potentiellement avoir la moindre chance d'avoir un taff qui ne m'intéresse même pas. Et il faut que j'en sois satisfait parce que c'est déjà un privilège. Sinon on m'agite sous le nez le danger du CHÔMAGE ou des emplois PRÉCAIRES. Quelle horreur que de faire partie de ces échecs du système voyons.

Sur le chemin du retour, après avoir regardé des keufs surarmés fouiller des gosses au beau milieu de la foule qui poursuit son quotidien silencieusement, je passe faire des courses. Des pubs, encore. Le mot « Révolution » est inscrit en rouge en gros sur une affiche qui me parle d'une promotion sur le jambon. Les prix ont encore augmentés. Ce n'est pas marqué, mais je sais que les profits des actionnaires du Auchan aussi. J'assiste au choix difficile d'une daronne qui repose un paquet de pâtes Panzani pour reprendre les mêmes Eco+, se baissant tout en bas du rayon et de l'échelle sociale. Je fourre des tubes de dentifrice dans la poche de mon blouson. Toujours ça de pris. A la caisse, le vigile contrôle le mec noir qui passe devant moi, me laisse passer sans même me regarder, et arrête les deux gamines métisses derrière moi. Je suis censé-e me satisfaire d'avoir été laissé tranquille grâce au racisme ?

Chargé de mon sac de courses, trainant mon petit chariot de grand-mère rempli à ras bord derrière moi, je passe le portail de ma résidence. Pour ainsi dire, 2 barres d'immeubles en béton gris moches au milieu d'un vieux quartier prolo de brique et de galère. Un ptit post-it discret m'indique que l'ascenseur est en panne. Je grommèle avant de hisser péniblement mes courses



La sonnerie de mon réveil m'arrache de mon sommeil pour aussitôt me rappeler les obligations auxquelles je dois répondre. Je dois me lever rapidement, mon cycle de repos une énième fois brisé entre des insomnies de stress et cette éternelle sonnerie quotidienne, mais mon corps ne veut pas. Il me fait savoir que je le traite mal, le cerveau embrumé, le corps endolori. Je n'ai pas le choix. Le quotidien m'appelle.

Rien de bien incroyable, et pourtant c'est déjà trop. Mon petit déjeuner avalé au plus vite, pour les fois où je prends le temps d'en manger un, je sors de chez moi. Je dois braver la pluie verglaçante et le froid hivernal pour participer à mon quotidien. Je traverse à côté d'un parc, dans lequel depuis quelques mois dorment plusieurs personnes dans des tentes ou à même le sol. Je me demande si ça a un rapport avec le passage de la loi Kasbarian-Bergé car les dates coïncident. Je me demande de quoi ils peuvent avoir besoin. Mais je ne suis pas censé-e m'en préoccuper. On m'a appris à m'intéresser à

moi-même, à dire que s'ils sont là, c'est de leur faute et que je n'y peux rien. Je suis censé-e être concentré-e sur le déroulement bien ordonné de ma journée, à la rigueur penser à comment je pourrais m'amuser ce soir, ou à la fin de la semaine, pour oublier ma dépression et les malheurs du monde. Mais comment oublier le visage des enfants qui mendient sous la pluie ? Et je n'en ai pas envie, ce serait de la triche. Éviter des vérités pour préserver l'équilibre de mon quotidien. Sauf que je ne peux pas formuler de telles pensées, je n'ai pas le temps.

Je fraude le métro, loin d'être seul-e à le faire à cette station. Des gamins à moitié endormis doivent se hâter de passer les portiques en se collant derrière les gens parce que les billets coûtent trop cher, toujours plus cher. Arriveront-ils à éviter les contrôleurs qui, par leurs amendes, les enfonceront dans leur pauvreté, histoire d'immobiliser encore plus l'ascenseur social ? L'ascenseur du métro est cassé lui aussi, une grand-mère avec sa lourde valise à roulette contemple les escaliers en quête d'une main charitable. L'escalator coupe court à mon hésitation en m'emmenant sur le quai. De toute façon, je n'aurais pas eu le temps, je suis en retard pour mon examen. Et voilà ma rame qui arrive.

Personne ne parle. Casque sur les oreilles ou Earpods dedans, les regards plongés dans les écrans. Pas de problème pour le grand Capital qui m'assaille de pubs, à la sauce Noël, me proposant que des choses que je pourrais aimer à force d'écouter mes conversations, de récolter mes données. Alors je lève les yeux de mon téléphone, pour qu'ils lisent par inadvertance les pubs sur les murs métalliques, qu'ils voient les panneaux publicitaires dans la rue, qu'ils entendent celles qui viennent couper ma musique. Partout, partout. On m'occupe les pensées par un désir artificiel de surconsommation, qui me fait croire que

ma haine du monde se réglera par l'achat compulsif de sucreries. Je regarde les gens, mais même eux sont des pubs ambulantes, des symboles de marques partout qui crient dans ma tête NIKE, LOUIS VUITTON, APPLE, ADIDAS, RALPH LAUREN, GUCCI, EASTPAK, CONVERSE. Tout cet espace mental occupé contre mon gré. Au moins leurs visages sont-ils pour l'instant épargnés de cet usage, encore que. Je croise le regard d'un gars de mon âge, typé arabe. Aussitôt, la peur. Réflexe involontaire, ressenti endoctriné par des décennies de haine xénophobe à la télé, sur les magazines, aux repas de famille, dans la rue. J'ai honte de ressentir ça mais je ne peux l'empêcher que par un travail de déconstruction continu et difficile. L'étranger fait peur, même à celui qui comprend que les élites mentent, qu'ils créent la dissension dans notre classe sociale. Derrière, il reste ce « on ne sais jamais » institué, qui nous fait croire à la violence potentielle, à la nature sauvage qu'aurait cet autre être humain. Lui aussi détourne le regard. Peut-être ne veut-il pas être surpris si proche d'un travelo, d'un pd. Ou peut-être ne s'est-il même pas posé une seule question. En vérité, peut-être est-il stressé pour les examens comme je suis censé-e l'être.

J'arrive à la fac, dans une partie éloignée de la ville, loin de tout. En face, des HLM où vivent pleins de gens dont je suis censé-e ignorer la vie pour me focaliser sur la mienne. Des gamins du même âge que ma petite sœur font le tour des bâtiments, prêts à crier « ARA » quand viendra la BAC. Rupture sociale. Pendant ce temps là, moi je vais faire des dissertations de 4h sur la philosophie du geste artistique. J'ai atterri à la fac un peu au hasard, faisant la déception de mes parents qui voulaient que je fasse un vrai métier. J'ai choisi un sujet que j'aimais bien mais chaque jour, le fonctionnement de l'université détruit la liberté de pensée qui me plaisait dans cette matière pour y